

La Mélodie

NON, Mesdemoiselles ; il n'y aura pas cours demain, bien entendu, puisque c'est Noël. Nous reprendrons nos leçons de solfège et de chant lundi seulement, 27 décembre, à l'heure habituelle. Vous dites, Mademoiselle Verni ?... Mais oui, oui certainement, les cours continueront tout cet hiver comme chaque année. Allons, bonsoir, bonsoir, mes enfants... et passez un joyeux Noël !...

Un chœur de voix flûtées répondit :

— Vous aussi, M'sieur Taillerue !...

Puis la porte du petit logis s'ouvrit ; le parquet propre craqua sous des talons Louis XV ; les neuf élèves de M. Taillerue s'engouffrèrent dans l'escalier tournant, qui, après avoir passé par cinq étages sans compter l'entresol, les conduisait sur le trottoir de l'avenue de Clichy.

C'étaient des ouvrières, des dactylos, des vendeuses de magasin, toutes possédant un brin de voix très juste et désireuses de le mettre en valeur. Dans les ateliers, dans les bureaux, on passait le "tuyau" à la chanteuse dont on venait d'applaudir le couplet sentimental :

— Toi, tu devrais prendre des leçons avec le père Taillerue.

— ??...

— Oh !... un bon vieux !... Et ce n'est pas cher : dix balles par mois, trois leçons par semaine, à la veillée chez lui.

— Loin ?...

— Au bout de Clichy. Fais pas la grimace : le tram s'y pose devant.

Beaucoup, tentées, venaient grossir la classe du vieillard et filer des sons devant le piano poussif, auquel il faisait encore rendre de bons effets sans trop bousculer pour cela ce vieux et fidèle serviteur.

... Ce soir-là, le bonhomme écouta les pas de ses élèves décroître dans l'escalier. Tandis que ce bruit s'éloignait, le sourire qu'avait amené sur ses lèvres leur fraîche présence s'éteignait graduellement. Et quand il n'entendit plus le tapage joyeux des paroles et des rires, il soupira en regardant autour de lui.

Logis propre, modeste, presque pauvre. Dans un coin le piano, gagne-pain de l'hiver ; sur une petite table aux pieds rafistolés, le violon, gagne-pain de l'été, époque où le père Taillerue charmait les clients d'un café de l'avenue, aux heures de l'apéritif. Le vieux lit, derrière ses longs rideaux de cretonne, occupait au fond de la pièce une bonne place près du poêle.

Les murs de cette chambre étaient tapissés d'affiches et de programmes de concerts, pêle mêle avec des photographies dédicacées, où

s'étalait plus d'un nom célèbre. Car Jean-Baptiste Taillerue étant tout bonnement un ancien premier prix du Conservatoire, avait jadis fréquenté nombre de camarades dont la carrière fut plus heureuse que la sienne et qui l'oublièrent aujourd'hui.

Combien sont-ils sur le pavé de Paris et d'ailleurs, combien sont-ils de brillants virtuoses, lauréats d'Académie nationale après des années d'études, et qui ne réussissent pas à joindre les deux bouts ?... Ils se souviennent d'hallucinantes heures passées au piano, une main occupée à faire du mécanisme — tantôt la droite, tantôt la gauche : oh ! — et l'autre main tenant le croûton sec que l'on grignotait au rythme du monotone trille !... Ils se souviennent de la douloureuse course au cachet, des haltes fiévreuses aux stations d'autobus, des cohues dans le métro sentant le chien mouillé. Ils se souviennent surtout, hélas ! de ce qu'ils avaient rêvé, et de la belle Muse ailée, vêtue de blanc, qui leur prêtait sa lyre et leur mettait au front une couronne de laurier !...

Les plus orgueilleux s'écrient en secouant la tête : "Et pourtant, j'avais du talent !..." Les résignés soupirent : "Je n'ai pas eu de chance." Mais les uns et les autres, parce qu'il faut vivre, s'improvisent garçon de bureaux, dactylographes ou secrétaires, ou végètent douloureusement dans un petit métier qu'ils ont à la hâte appris.

Le vieux Taillerue restait fidèle à la musique, et se laissait encore bercer d'illusions. Redressant son torse voûté et sa belle tête aux longs cheveux blancs, il avait coutume de dire à ses élèves :

— Pour sortir de mon obscurité, je compte sur mes deux œuvres de jeunesse. Tôt ou tard, on rendra justice à mon concerto ou à ma mélodie, et du jour au lendemain, je serai célèbre.

Le chœur des jeunes filles approuvait, enthousiasmé, comme approuvaient aussi les habitués du café de l'avenue. Mais Mme Taillerue, toute vieille et toute ratatinée, souriait mélancoliquement en écoutant son Jean-Baptiste faire le rodomont : depuis longtemps elle était fixée sur le sort de la mélodie et du concerto... Il ne fallait pas compter sur eux pour vivre...

Taillerue, pour faire éditer ces deux œuvres qu'il jugeait les meilleures de son innombrable production, avait dépensé jadis d'un seul coup quelques économies péniblement gagnées. On avait vendu cinq concertos, une douzaine de mélodies. Deux ans passèrent, puis l'éditeur pria le musicien de le débarrasser d'un stock encombrant qui n'intéressait plus la clientèle. Jean-Baptiste fut réduit à éparpiller ses compositions chez quelques marchands de musique qu'il connaissait, et qui consentirent à placer le concerto et la mélodie bien en évidence à leur vitrine. Pendant quelques mois, Taillerue